

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois 6 f. » c.

Trois mois 5 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 3 mars 1860.

GRAND-THÉÂTRE.

On apprend aux enfants que les Athéniens se lassèrent un jour d'entendre appeler Aristide : *le Juste*, et l'exilèrent. Les enfants conservent dans leur mémoire impitoyable le souvenir de cet ostracisme, et devenus grands ils en font leur profit. Partout où vous verrez une réputation solidement établie; partout où vous rencontrerez un ensemble de qualités réalisant dans la mesure des possibilités humaines, l'idée de la perfection, soyez sûr qu'à un moment donné l'enthousiasme se calmera, les manifestations s'apaiseront, le beau et le bien ne soulèveront plus cet élan de sympathie spontanée qui les accueillait au début. On se lassera, en un mot, de la perfection elle-même, et comme fatiguée l'admiration deviendra en apparence indifférente. Pour la ressusciter, il faudra le temps et l'absence. — Le proverbe le dit : « On ne connaît tout le prix des biens que l'on possédait, qu'après les avoir perdus. » — Nous nous

en apercevons bien aujourd'hui. M^{me} Van-den-Heuvel a tout ce qui fait l'artiste hors ligne : habileté de comédienne, voix enchanteresse, science profonde puisée dans les leçons d'un père que nul n'a atteint ni surpassé; la possession de ce trésor nous avait en quelque sorte blasés, mais à cette heure l'éloignement la faisant entrevoir à travers le prisme du regret, nous sentons par quels liens puissants son empire était établi. Puisse l'expression de nos vœux lui parvenir et hâter son retour! elle sera la bien venue et la bien fêtée pour ce public réduit au sort d'Orphée privé d'Euridice, et dont le poète a dit :

« *Te veniente die, te descendente canebat.* »

En attendant, le grand-opéra et l'opéra-comique ne chôment pas sur notre première scène. Les austérités des premiers jours du carême n'éloignent pas cette foule élégante qui se fait un devoir autant qu'un plaisir de venir prodiguer les bravos à M^{lles} de Maësen et Willème, à MM. Achard, Julien et Bonnefoy, dans *le Comte Ory*, *les Mousquetaires* et *Galathée*.

Verdi, pendant cette semaine, a eu les honneurs du grand-opéra, sa musique a triomphé

sans concurrents. Ce qui ne veut pas dire qu'on pourrait lui appliquer le vers du Cid. C'est au contraire avec une satisfaction non équivoque que l'on a entendu *Jérusalem*. Le chœur et la marche des Croisés, la scène de la dégradation, n'ont pas manqué leur effet habituel. Quant à la représentation du *Trouvère*, e'le avait presque l'attrait d'une reprise. MM. Bertrand, Marthieu, Vigourel et Bonnefoy, — avons-nous besoin de le dire, — sont restés ce qu'ils étaient, souvent irréprochables, toujours consciencieux, et cette épithète ne manque pas d'importance quand on l'applique à un chanteur. M^{me} Ray-Balla, dans le *Trouvère* surtout, a des audaces de gammes qui lui réussissent d'une manière surprenante, mais que nous ne conseillerions à personne d'aborder, à moins d'avoir, comme notre *prima donna*, une voix solidement trempée.

Nous avons, il nous semble, un arriéré de compte à régler avec Messieurs et Mesdames du corps de ballet. C'eut été un bonheur pour nous d'avoir à signaler quelque nouveauté, et nous n'avions pu les admirer que dans *la Lore-Ley* et dans *une Fille du Ciel*; mais qu'importe! le

FEUILLETON.

ŒUVRES DE JÉRÔME COTON

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène Lyonnaise.

JULES D....

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Je ne vous parlerai pas, cher lecteur, des suites du théâtre de la rue Port-Charlet, ni des intrigues du café des Variétés; cela me regardant personnellement, je les raconterai dans mes mémoires. Je vous dirai seulement qu'avant son départ pour Vienne, Jules se laissa subjugué par une M^{me} Saint-Eugène qui faisait partie de la troupe Bouvaret.

Cette dame, qui jouait les premiers rôles, ne manquait pas de talent, mais elle avait dix-huit printemps de plus que le jeune premier qui allait apparaître dans la plus ancienne ville des Gaules.

Oh! l'ingrat, il abandonna sa bonne guimpère, comme je fis moi en 1817 où je quittai une jolie fille de la Tour, près de Lyon, pour une mégère qui avait le double d'âge que moi. Oh! quel bandeau nous avons eu sur les yeux, Jules et moi!

Enfin la troupe partit pour Vienne. Je vais vous rapporter les événements qui s'y sont passés, d'après les témoignages de Jules lui-même, jusqu'au moment où je suis allé jouer avec lui.

La troupe débuta par *Hariadan Barberousse*. On commençait par *le Tableau de Raphaël*, et l'on finissait par *le Berverley d'Angoulême*.

La troupe en général fit plaisir aux habitués du théâtre. Il faut en excepter Saint-Victor et Jules. Ce dernier, qui jouait le beau Ramire, n'avait même pas les mains propres. Le public se récria, mais loin de faire droit à de si justes réclamations, Jules se frotta les mains aux portants des coulisses afin de se les salir davantage. Ni les remontrances du commissaire, ni celles de sa Pénélope Saint-Eugène n'obtinrent rien de Jules; M^{me} Gobert pourtant le pria avec tant d'instance qu'il finit par consentir à prendre ses gants, mais pendant

tout le spectacle il fut aux prises avec la majorité des spectateurs.

Ce n'était pourtant pas de sa faute. Je veux bien croire qu'il aurait pu faire mieux, mais il était chargé des décors et des accessoires, — le théâtre de Vienne n'étant pas, à cette époque, bien fourni en machinistes, — il n'était pas étonnant qu'en plaçant une partie des décorations ses mains se fussent salies. Il aurait pourtant pu les couvrir de gants, comme il fut obligé de le faire, et l'on n'aurait pas blâmé un jeune acteur qui n'était pas sans mérite.

Le public lui garda rancune de sa malpropreté. Chaque fois qu'il paraissait, on l'examinait avec soin, et l'on disait quelquefois : Oh! aujourd'hui il s'est soigné. Pour éviter les risées que ne manquait jamais d'exciter son apparition, on se décida à ne le faire jouer que lorsqu'on ne pouvait pas s'en passer.

Pendant les désagréments qu'il éprouvait, la scène changea pour notre ami. Jules résilia son engagement d'amour avec M^{me} Saint-Eugène pour tâcher d'en contracter un autre avec une jeune

beau est toujours beau, eût-il trois mille ans, comme les poèmes d'Homère, et pour avoir vieilli de quelques jours, et ne nous être apparues que dans des poses connues, M^{lle} Dor n'a rien perdu de sa grâce aérienne et M^{mes} Navarre, Bertin et Vernet n'en ont pas moins de légèreté et de souplesse ; leur regard n'en est pas moins irrésistible et provoquant.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

BÉNÉFICE DE M. GENIN.

C'est hier qu'a eu lieu au bénéfice de M. Genin, la première représentation des *Grands Vassaux*, drame en cinq actes, par M. Victor Séjour, et du *Voyage d'Anacharsis*, vaudeville en trois actes, de MM. Melesville et Carmouche.

Le nom du bénéficiaire avait, comme on peut le penser, attiré un immense concours de spectateurs désireux de témoigner par leur présence, à M. Genin, toute la sympathie que son talent leur inspire. C'était en effet la fête du DRAME, en la personne d'une de ses plus puissantes incarnations, et tous ceux qu'un artiste aimé avaient fait tant de fois pleurer ou frémir, devaient venir acquitter leur dette de reconnaissance, dette qu'ils ont largement payée à l'entrée en scène de M. Genin. Du reste la composition de l'affiche était bien faite pour stimuler la curiosité.

M. Victor Séjour n'est pas un dramaturge vulgaire ; c'est un esprit sérieux, plein d'ardeur et d'audace. Chercheur infatigable, il se passionne pour une idée, et en poursuit le développement logique. Les intrigues mesquines, les misérables accidents de la vie ordinaire ne lui suffisent pas ce qu'il veut avant tout c'est un événement de

actrice dont il s'était épris d'un amour vrai ; mais la cruelle fut sourde à son martyr et à ses soupirs.

Par désespoir il se jeta alors, non pas dans la Gère, ni dans le Rhône, mais.... dans les bras d'une jolie cardeuse qui, selon moi, valait bien toutes les comédiennes du monde. Cela est consigné dans mes mémoires, attendu que je joue un rôle important dans toute cette affaire. En effet, Notaire étant allé à Vienne pour y donner des représentations, je m'y rendis avec lui, et c'est pendant mon séjour dans cette antique capitale du Dauphiné qu'arriva toute cette intrigue.

Après les représentations de Notaire, je revins à Lyon, mais à la suite d'un passe-droit que me fit M. Lachapelle, notre maître de ballet, dans la pièce intitulée *la Pantoufle Verte*, je quittai Lyon et me rendis de nouveau à Vienne et fus engagé dans la troupe Bouvaret pour remplacer Saint-Victor et jouer quelques rôles de Jules. Je fus obligé d'apprendre le répertoire, mais comme j'avais une bonne mémoire, cela me fut facile.

J. COTON.

(La suite au prochain numéro.)

haute portée, ou une pensée forte et grande, portant en elle son enseignement, son œuvre quelle qu'elle soit, renferme d'ailleurs un mérite devenu assez rare à notre époque : le style est à la hauteur de la conception.

Nous voudrions pouvoir dès à présent donner une analyse et une appréciation des *Grands Vassaux*, cependant l'heure presque matinale à laquelle s'est terminée la représentation ne nous permettrait pas de donner à ce compte-rendu la fidélité ou l'étendue que mérite un drame de M. Victor Séjour. — Ce sera donc l'affaire du prochain numéro. Mais nous ne pouvons nous dispenser d'offrir dès à présent aux interprètes de la pièce, le juste tribut d'admiration auquel ils ont droit. Le ban et l'arrière-ban des artistes du théâtre des Célestins, avait été convoqué en cette circonstance. Pour être véridique il faudrait les citer tous, car tous sont dignes d'une mention honorable, mais nous aurions l'air de faire une nomenclature ou de reproduire le prospectus du commencement de l'année théâtrale ; on nous excusera donc si, après avoir dit que l'ensemble ne laissait rien à désirer, nous faisons un choix, suivant l'importance des rôles.

Quelque compliquée que soit en apparence l'action, elle se résume cependant en trois personnages : le roi Louis XI, Jean d'Armagnac et Bresserne ; le reste est secondaire.

A tout seigneur tout honneur !

Crée par Ligier, le rôle de Louis XI semble aussi taillé tout exprès pour M. Genin ; cette physionomie inquiète de renard doublé de lion, cette soif de puissance, cette ambition toujours inassouvie, ont été rendues avec une vérité saisissante. C'est bien là le caractère et la figure de ce roi dévot et cruel par calcul, de ce politique qui eût pu dire comme Philippe de Macédoine : « On » amuse les enfants avec des osselets et les hommes avec des serments. » Le dernier acte qui montre le monarque agonisant sous la main d'une mort prochaine et de certains remords vengeurs, a été vivement remarqué et a valu à M. Genin d'unanimes applaudissements.

Ce que nous disions pour M. Genin est vrai aussi pour M. Laty ; le rôle de Jean d'Armagnac lui convient à merveille. On croirait voir un de ces grands barons du xv^e siècle, derniers représentants de la féodalité dont la hache du bourreau et les cages de fer firent justice.

MM. Henri et Dorsay abritent, sous leur intelligence et leur habileté de comédiens, les personnages effacés et purement épisodiques qui leur sont confiés. — M. Bondonis réussit parfaitement à rendre les hésitations et les regrets de ce

malheureux Charles de France, victime de l'ambition de ses complices plus encore que de la sienne. — Le rôle de Raoul de Saint-Brieuc est rempli par M. Franck, qui le joue avec cette énergie et cette chaleur qu'on lui connaît.

Des preuves de dévouement à donner, de la tendresse maternelle à exprimer, voilà ce qu'il faut à M^{me} Toscan. Inutile alors de dire que les *Grands Vassaux* sont pour elle une occasion nouvelle de se faire applaudir autant et plus encore que d'habitude.

Passons au *Voyage de M. Anacharsis*. Il y avait une fois.... Ah ! mais non ! je ne veux pas analyser ces trois actes de coq-à-l'âne étourdissants, de quiproquos fantastiques ; cela se joue, cela s'entend et se comprend quand on est très-fort sur le calembourg par à peu près, mais quant à raconter cet éclat de rire en cinq tableaux, avec la meilleure volonté du monde, il faut y renoncer, de même qu'il eût été inutile d'essayer de peindre avec des mots le geste et l'organe de l'immortel Grassot. Qu'il me suffise de vous dire que MM. Ménéhant, Bardou, Martin, Dupré et Gabriel luttent à l'envi d'excentricité et d'originalité comique, laissant à la fin le public dans l'indécision de savoir à qui donner le prix. Jusqu'à présent un grand nombre de suffrages semblent acquis à M. Bardou pour des sous-pieds de basin blanc et une tête à rendre jaloux M. Prud'homme.

Je dois vous dire en outre que la direction a ménagé aux spectateurs, dans cette pièce, la surprise d'une actrice entièrement inconnue. C'est une jeune négresse aux lèvres de corail, aux dents d'ivoire, et dont les yeux lancent plus de flammes que le soleil des tropiques ne verse de rayons. Certes, si toutes les négresses avaient ce regard et ce sourire, avant dix ans la race blanche n'existerait plus sans mélange. — Vous irez donc, non pas, une, ni dix, mais vingt fois oublier vos ennuis en écoutant cette odysée burlesque qui commence dans une mairie de Paris pour se terminer à la Pointe-à-Pitre. — J'ai bien peur que le nom du lieu où se dénoue l'action ne soit une *pointe* des auteurs et que ces derniers en revanche ne soient un peu *pitres*.

MAXIME.

Il y a, dit-on, concerts et concerts, comme il y a fagots et fagots. Celui qui a été organisé par M. Sain-d'Arod, pour le virtuose pianiste Ferdinand de Croze, sort de tout ce que l'on est habitué à voir et à entendre ici ; il a rappelé presque le magnifique concert historique que M. Sain-d'Arod donna il y a deux ans au Grand-Théâtre, et dont le programme n'eut jamais son pareil à Lyon.

La foule était considérable, et l'on peut dire que

jamais les salons de l'hôtel de Provence, très-bien décorés d'ailleurs pour cette circonstance, n'avaient réuni sept cents auditeurs pressés en rangs aussi compactes, et surtout autant de dames, dont les fraîches toilettes témoignaient d'avance que l'issue du concert ne devait pas être pour elles celle de la soirée.

Le programme ne renfermait pas moins de six cantatrices à la tête desquelles figuraient nos premiers sujets du Grand-Théâtre, tels que M^{mes} de Maësen, Rey-Balla, MM. Bonnefoy et Ferdinand-Michel, professeur; on n'a eu à regretter que l'absence de M^{me} Van-den-Heuvel, que de graves motifs venaient, a-t-on dit, d'appeler à Paris. Ce programme renfermait en outre trois quatuors de chant, parmi lesquels on doit citer celui de l'*Irato* de Méhul, qui a été rendu avec une véritable perfection; un air de l'*Orphée* de Gluck, et un air de Rossini, qui n'a jamais été chanté ni à Paris ni à Lyon, et qui a été copié, dit-on, dans les manuscrits laissés à Florence par l'illustre maestro au prince Poniatowski, dont on connaît le goût musical.

Parmi les morceaux qui ont été les mieux goûtés on a surtout remarqué l'admirable concerto de Chopin avec orchestre, le duo paraphrasé sur le *Prophète*, pour deux pianos, exécuté par le virtuose et une des plus brillantes élèves qu'il ait faites à Lyon; puis le quatuor de M. Sain-d'Arod sur la *Création*, et une charmante addition au programme par la présence inattendue de M. Gozora, l'un des plus agréables chanteurs des salons de Paris, retenu depuis quelques jours à Lyon.

M. de Croze et M. Sain-d'Arod ont été en outre merveilleusement secondés par l'orchestre recruté de tous les premiers solistes de Lyon.

Le succès de M. de Croze a été immense: la fantaisie de Strakosch sur l'*Elisir d'Amore* est un morceau d'une difficulté inouïe; il a été enlevé avec une aisance, une précision telles, que les applaudissements ont éclaté de toutes parts avec un enthousiasme que nous renonçons à décrire.

Quant à l'ensemble général, orchestre et chant, il a été dirigé par M. Sain-d'Arod avec un talent véritablement magistral, digne de celui qu'il a déployé d'ailleurs à Notre-Dame de Paris, le 15 août dernier, dans l'interprétation de son *Te Deum* impérial par environ 800 musiciens.

J. R.

CERCLE MUSICAL.

L'habile prestidigitateur Lassaigue, le spirituel improvisateur Collin, le jongleur Silbérius, — tout le bataillon artistique du Cercle Musical, —

va définitivement clôturer ses représentations.

Demain dimanche, aura lieu la dernière de ces intéressantes soirées, mais nous ne laisserons pas M. Lassaigue quitter notre ville sans le remercier de tout le plaisir qu'il nous a procuré et sans penser qu'il nous revienne bientôt.

Il trouvera de notre part même empressement et même sympathie, ainsi que ses collaborateurs.

ANATOLE B...

Si nous n'avons pas reparlé plus tôt des magnifiques tableaux exposés par M. Rohde dans la salle de l'Alcazar, il faut en rejeter la faute sur l'annonce du départ de cet habile professeur allemand. Nous ne voulions pas, en faisant l'éloge de cette exposition, créer des regrets inutiles aux personnes qui n'avaient pas assisté à son exhibition.

Aujourd'hui il n'en est plus ainsi, devant l'affluence des spectateurs qui chaque soir prouvent par leurs applaudissements réitérés tout le plaisir qu'ils éprouvent, M. Rhode s'est déjà vu forcé deux fois d'ajourner son départ. Après la représentation de jeudi dernier où la foule était encore plus compacte qu'aux précédentes, M. Rhode a pris l'engagement de donner encore quelques séances, dans lesquelles, outre les tableaux déjà exposés, paraîtront plusieurs nouveaux sites ou monuments dont la beauté ne peut qu'exciter l'admiration.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à profiter de ce nouveau retard pour aller s'initier pour ainsi dire aux secrets de la formation de notre globe et aux miracles du ciel étoilé que représentent avec toute la vérité possible les beaux tableaux fondants de M. Rohde.

F. BOILY.

PAR LA LUCARNE.

A mon ami Y. Dargent.

A. A.

Malgré sa rectitude et ses maisons neuves, la rue de Chabrol a quelque chose de mal venu et d'incertain dans l'aspect, comme tous les quartiers à destination indéfinie; des terrains d'attente, du vieux prématuré, du neuf inachevé, des restes d'enclos, quelques maisons de bourgeoisie apparence, des échoppes à côté de chantiers, des hangars à remiser et de longs murs d'enclos qui sentent les ruelles de province. Telle est la rue de Chabrol.

Voilà pourquoi elle est occupée par une population transitoire, avant-garde de destinataires inconnus.

Au sommet des maisons qu'on y élève, perche une génération d'aspirants à la gloire, oiseaux de passage qui, du haut de leurs nids, peuvent chercher la direction de leur volée.

Dans une des cellules pratiquées sous les marmites de zinc renversées en toiture, au sommet des maisons nouvelles, Yvon Richomme avait, comme tant d'autres, fait élection de domicile. Suivant l'expression consacrée, *il faisait* de la peinture, périphrase hypocrite qui n'empêche pas ceux qui s'en servent de se croire des peintres.

Il était venu un beau jour de Paimpol, bourgade des Côtes-du-Nord, éparpillée sur le rivage de la Manche. Son talent était mince, sa bourse était légère.

Un faiseur de pastels, égaré sur le littoral armoricain, lui avait enseigné les éléments du dessin, et les combinaisons rudimentaires de la palette. Ebauché en peinture par un portraitiste, dégrossi littérairement par un brave homme de recteur, Yvon Richomme était de ces nombreux conserits qui tombent souvent ignorés dans la mêlée, mais qui parfois, en dépit des académies, montent heureusement à l'assaut de la renommée, car il avait un grand sentiment de l'art, l'opiniâtreté d'un Breton-bretonnant, la sobriété d'un paysan élevé au régime du blé noir, la vigueur d'une constitution développée librement au souffle énergique des vents de la Manche et des brouillards perçants de la Bretagne. La misère de Paris n'avait pas eu de prise sur son organisme bien trempé. Bon et candide, cœur d'argent, rustique de cette rusticité douce qui semble une originalité de la franchise, modeste, *piocheur*, Yvon Richomme s'était mis à étudier avec une complète indépendance de systèmes et d'écoles; ce n'était ni dédain, ni amour-propre, c'était un penchant naturel de son caractère et de son idéal. Il aimait à faire revivre les aspects bas-bretons; on voyait le plus souvent dans ses toiles des roches titaniques, des arbres à projections nerveuses et à écorces grenues. Il aimait les eaux glauques où flottent les parasols étoffés du nénéphar, d'où s'élancent en fer de pertuisane les plantes aquatiques; les genêts abreuvés d'écume, les dunes bleuâtres et les gorges sombres.

Sa brosse brûlait les buissons, forçait les arbustes à croître dans un sol rocailleux. Majestueux ou contemplatifs, ses bergers guidaient, en cherchant sur le *biniou* un fredon de Bretagne, des moutons condamnés à brouter un regain desséché ou une mousse grillée.

Or, dans l'après-midi d'une journée d'octobre, Yvon Richomme était absorbé par une grande

toile étayée sur deux chevalets. Il peignait un fond de mer; une plaine entrecoupée d'ondulations pierreuses, de broussailles cassantes et de flaques d'eau trouble, dans lesquelles des moutons, gardés par un chien efflanqué, plongeaient leur museau altéré.

L'artiste travaillait avec tant d'ardeur, qu'il n'entendit pas entrer un grand garçon à la mine négligée, à la silhouette pittoresque, et qui s'avança doucement derrière le peintre et devant son œuvre.

— Un vrai paysage celtique avant ce polisson de Jules César! dit enfin le nouveau venu.

— Tiens, c'est Mandaroux! répliqua Yvon sans se retourner.

— Oui, et qui se plaint de ta fureur des casques rouges. Tes bergers ressemblent à des écrevisses cuites; mets-en quatre ensemble, et tu as un buisson.

— Bon, va ton train, fit le peintre.

— Et j'ajoute, reprit Mandaroux, que si on me servait des côtelettes de tes moutons, je ne prendrais plus de cachets. Que diable! tu leur fais manger de la pierre.

— Si c'est cela qui t'amène... riposta en riant le Breton.

— Non, ce n'est pas ça; c'est un remords.

— Un remords! Et où as-tu pu loger ça?

— Tu le sauras... C'est dans mon paletot; mais laisse-moi regarder sérieusement ta galette.

— Ne me décourage pas trop, car, vois-tu, ce tableau est plus que de la peinture, c'est une espérance, la veille d'un lendemain que je crains et que je désire.

— Il y a de belles choses là-dedans! Ah! je ne m'étonne pas si c'est crânement monté de ton, soigné d'esquisse comme une académie, et d'un bleu que tu as volé à l'Italie pour en faire cadeau à la Basse-Bretagne. Pourquoi n'y mets-tu pas une étoile.

— L'étoile est derrière.

— Je retiens le mot. Eh bien! là, vrai comme je parle toujours, ça ira tout droit au Louvre et ça s'achètera comme du Salvator Rosa.

— Tu ne sais pas le plaisir que tu me fais! car tu te connais en peinture. Pourquoi n'exposes-tu pas?

— Qu'il est simple, le Paimpolais! Est-ce que j'ai le temps? On s'amuse trop à l'atelier pour travailler.

— Allons donc! Et Catmarre, Giraud et Lecorniquet, et dix autres?

— Oui; mais Mandaroux n'a pas le courage de s'éreinter longtemps de suite. Quand je ne

fais ni *scies*, ni *charges*, comme le berger que tu étends à plat ventre sur ce rocher pointu, je me livre à la vie contemplative; c'est une étude qui a ses difficultés quand on a un estomac à remplir, et des épaules à vêtir.

— Tu aurais du talent, si tu le voulais bien.

— C'est mon opinion; mais les charges me perdent. A propos! une bonne, en trois tableaux.

— De toi?

— Pour un tiers seulement. Figure-toi que l'autre jour il arrive à l'atelier un grand garçon blond, blanc, rose, verni, ganté, colleté, la bouche en pavillon de trompette et sonnant l'interjection britannique: *Oh! le pudding volait étudier la peinture française.*

— Très bien, mylord, répond Flamand de son air de suisse de cathédrale; donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Il avance la chaise à bascule des récipiendaires, et voilà l'Angleterre qui prend un bain de siège. Cheret accourt et offre une brosse. Flamand se confond en excuses. L'Anglais rougit, puis sourit; mais ce n'était que le début....

A cet endroit de la narration, Yvon se lève brusquement et s'avance vers la fenêtre. Mandaroux s'arrête et voit apparaître aux vitres un superbe chat blanc. Yvon ouvre sa fenêtre, caresse l'animal et prend un billet suspendu à son cou.

— Qu'est-ce que cela? dit Mandaroux stupéfait. Il prolonge le regard, et, après avoir sauté de toiture en toiture, il aperçoit une terrasse chargée d'arbustes, au milieu desquels se dessine une forme féminine.

(La suite au prochain numéro.)

PALAIS DE L'ALCAZAR.

Comment peindre le tableau que présentait l'Alcazar samedi et dimanche dernier? nous y revenons. Représentez-vous la foule la plus bigarrée, les costumes les plus riches, les toilettes les plus élégantes, et vous aurez une idée très-imparfaite de coup d'œil que le spectateur placé à la galerie du pourtour avait sous les yeux. Nous ne parlons pas de la gaieté qui y régnait. Tous ceux qui ont assisté même une seule fois aux Nuits féériques de l'Alcazar savent qu'il est impossible de résister aux entraînements de l'orchestre que dirige avec tant de talent M. D'Ancre. Nous n'avons aucun éloge à faire de ce chef d'orchestre compositeur; le public s'est chargé de lui témoigner lui-même tout le plaisir qu'il lui avait procuré pendant le carnaval en lui offrant une magnifique couronne d'or qui lui a été présentée samedi dernier après l'exécution du quadrille *Le Pierrot*.

Cette ovation a été sanctionnée par les applaudissements unanimes qui pendant plusieurs minutes firent retentir les échos de l'Alcazar.

Ce soir a lieu la première grande fête pour laquelle Antony Lamotte nous a apporté une nouvelle série de compositions dansantes. Les bals Lamotte ont toujours eu le privilège de lutter avantageusement contre Messire Carême, à la face livide et allongée. Nul doute que cette année l'avantage ne soit encore de leur côté, et que comme les années précédentes ils n'attirent nombreuse société à l'Alcazar. F. BOILY.

MÉLANGES.

Certaines ménagères du quartier des Brotteaux se plaignaient vivement depuis quelque temps des absences de leurs époux, absences qui se prolongeaient parfois jusqu'à une heure assez avancée de la nuit.

Quand la maîtresse du logis témoignait son mécontentement, le mari répondait: « *Je vais au Salut!* » — Mais un jour, une de ces délaissées, plus soupçonneuse que ses compagnes, se permit de suivre son maître et seigneur, et quelle fut sa surprise en le voyant pénétrer dans un cabinet de la rue de Saxe; elle s'apprêtait à accabler le parjure des imprécations les mieux méritées, mais en levant les yeux, que voit-elle sur l'enseigne?

« *Salut, marchand de vins.* »

Tout était expliqué; c'était un jeu de mots en action. — Depuis ce jour, les maris repentants ne sont plus occupés qu'à se faire pardonner leur escapade.

— Sais-tu quel est le goût qu'il faut avoir pour ne s'ennuyer jamais? demande Fizelier à Bourgoïn.

— Hélas! non, répond ce dernier.

— Eh bien, je vais te l'apprendre: C'est celui des tableaux.

— Hein!...

— C'est celui des tableaux, je le répète parce qu'on est un homme à musée.

Bourgoïn. — A ton tour, mon bon, peux-tu me dire pourquoi on fait *macadamiser* les rues de Paris?

Fizelier. — Ce n'est pas malin, c'est pour qu'il n'y ait plus d'ouvriers sur le pavé.

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.